

COMPTES RENDUS

Armand Colin | *Romantisme*

2014/3 - n° 165
pages 119 à 133

ISSN 0048-8593

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-romantisme-2014-3-page-119.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus »,
Romantisme, 2014/3 n° 165, p. 119-133. DOI : 10.3917/rom.165.0119

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

COMPTES RENDUS

Romantisme propose dans chacun de ses numéros les comptes rendus des ouvrages récemment publiés sur le XIX^e siècle qui lui ont été envoyés. Pour ce faire, une équipe composée de spécialistes de différentes disciplines (Aude Déruelle, Pierre Georgel, Jean Lacoste, Arnaud Laster, Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, Paule Petitier, Philippe Régnier et Alain Vaillant) se réunit régulièrement, afin de déterminer des recenseurs et de les solliciter. Les comptes rendus sont distribués sur deux supports, le site de la SERD accueillant de manière privilégiée les comptes rendus des éditions de textes.

Parallèlement à cette activité de recension qui permet à la revue de se faire l'écho des principales publications sur le XIX^e siècle français et étranger, la rubrique offre occasionnellement un débat croisé entre un auteur et un lecteur, à propos d'ouvrages dont l'ampleur des perspectives historiques ou critiques, l'originalité des thèses sont de nature à susciter la discussion et à intéresser l'ensemble de la communauté dix-neuviémiste.

Cécile MEYNARD, Hélène DE JACQUELOT, Marie-Rose CORREDOR (éd.), STENDHAL, *Journaux et papiers*, chaîne éditoriale du numérique à l'imprimé conçue et développée par Thomas Lebarbé, Grenoble, Ellug, 2013, 696 p.

Quelque chose de décisif est en train de changer dans les études stendhaliennes, et on le doit notamment au travail exceptionnel accompli par l'équipe grenobloise, qui publie ce premier tome des *Papiers et journaux* correspondant aux années 1797-1804. C'est, après la réédition de *Lucien Leuwen* par Yves Ansel et Xavier Bourdenet dans la Bibliothèque de la Pléiade, le second grand événement éditorial dont bénéficie Stendhal en un peu plus de cinq ans.

Il ne s'agit pas d'une réédition mais d'un livre nouveau, dont le titre est nouveau, et dont l'élaboration suppose, outre un travail colossal de déchiffrage et de transcription, un grand effort de conception. D'importantes décisions ont été prises, qui ont abouti à la métamorphose de ce qui s'appelait jusqu'ici le Journal de Stendhal. Le mot passe au pluriel, parce qu'en fait de journal le jeune écrivain a laissé des cahiers disparates et des papiers épars, datés ou non, qu'il a cependant conservés ensemble autant qu'il l'a pu, et relus ; ils consistent en récits, « mémoires », réflexions, exercices, mises au point, rédactions de projets, listes de livres à acheter, notes de lecture, essais théâtraux, plans, essais de versification, essais de traduction,

réflexions sur l'histoire romaine ou sur le caractère des femmes, sur l'hiatus et la comparaison, les caractères et les passions. Les éditrices ont décidé de présenter côte à côte des textes que Victor Del Litto, dans son édition du Cercle du bibliophile, avait séparés. Car, héritant d'une tradition éditoriale qu'il n'est peut-être pas utile de détailler ici, le « pape » du stendhalisme (comme le désigne Béatrice Didier) avait constitué d'un côté un « Journal », en mettant bout à bout des fragments diaristes écrits de façon discontinue sur différents supports, de l'autre un « Journal littéraire » consistant en réflexions sur la littérature, où avaient convergé des textes prélevés ici ou là et notamment des marginales ; en outre il avait tiré du fonds, en usant d'un tamis à gros trous, deux volumes de « théâtre » où se trouvaient rassemblés, à part quelques dialogues aboutis ou ébauchés, les réflexions, projets et commentaires afférant de l'auteur ; enfin il avait isolé la *Filosofia nova*, comme l'avait fait Martineau avant lui. Les *Journaux et papiers* sont nés d'une tout autre logique, qui d'une part rassemble ce que la tradition avait séparé, sur la base du respect des supports et de la dynamique générale de l'écriture et de l'intelligence, et d'autre part distingue, pour la même raison scientifique, ce que la tradition avait fondu, en signalant les frontières, l'organisation générale des feuillets et même au besoin des accidents ou des variations graphiques. Il ne s'agit pas d'une édition diplomatique, ni même semi-diplomatique (le magnifique site internet manuscrits-de-Stendhal.org remplit cet office), mais d'une formule qui permet malgré tout d'accéder à la matérialité de l'écrit. En dehors du fait qu'il signale les gras, les changements de police ou de taille de police, les abréviations, les marginales même, le livre a la géographie de son archive. Ses sections, très nombreuses mais très clairement identifiables, dans une belle mise en page très agréable à lire, s'intitulent par exemple « Hamlet », p. 121 sq., « Remarques sur la *Gerusalemme liberata*, faites à Paris an 11 » (p. 189 sq.), « Pensées sur différents sujets », p. 147 sq., « fragment du journal, 7 février 1802 », « Réflexions sur *Les Deux hommes*, février-mars 1803 » (*Les Deux hommes* étant l'un des chantiers théâtraux du jeune Beyle), « Cahier de travail sur *Les Deux Hommes*, 11-31 mars 1803 ». À l'intérieur de ces

sections en apparaissent d'autres, dont les titres sont quelquefois de l'auteur lui-même ou sont des titres donnés par les éditrices (de façon parfaitement transparente) : « Notes sur *Les Deux hommes* et essais de plume, février 1803 ? », « Extrait du *Tartuffe* », « Note sur *Les Deux hommes* et brouillon de lettre à Chérubin Beyle », « Intrigue », « Plan du 24 Ventôse 11 », « Suite des pensées sur mon plan », « scène 10 du 1^{er} acte », pour m'en tenir à quelques pages prises au hasard. Le livre ainsi réalisé fait d'abord apparaître la complexité du fonds manuscrit (dont la difficulté est parfois accrue par la graphie capricieuse et les raccourcis d'écriture énigmatiques d'Henri Beyle, comme on peut s'en rendre compte en allant voir en accès libre le site internet, où 2267 pages ont à ce jour été numérisées et transcrites par l'équipe). Il donne l'idée de ses multiples frontières internes (entre les cahiers, au sein des cahiers, au sein des feuillets), et par conséquent il crée un rythme de lecture enté sur celui de la création. Il se laisse lire dans le désordre : on y circule au gré de sa curiosité, on y repère les pièces du puzzle. Mais il permet surtout de prendre la mesure de l'extraordinaire dynamique de l'autodidaxie stendhalienne, d'observer et d'étudier, cette fois-ci par une lecture continue et concentrée, l'aller-retour constant de la lecture à l'écriture et à l'invention, et de celle-ci à d'autres lectures qui relancent les problèmes et modifient infiniment les perspectives tout en dessinant le cadre où la pensée et l'imagination travaillent. Il y a le théâtre, il y a l'apprentissage du grec, il y a la réflexion politique, il y a la découverte de la philosophie, il y a la lecture de romans, tout cela s'épaulant et peut-être se contredisant au moins partiellement, dans une histoire intellectuelle dont on peut maintenant appréhender la forme, le contenu et le sens. Chaque document – feuillet ou ensemble de feuillets – fait l'objet d'une présentation soignée en fin de volume. Un appareil de notes extrêmement utile et précis nous informe sur les personnes, les lieux, les livres dont les noms apparaissent et comporte des éléments de contextualisation. Chaque période d'écriture (en Italie/à Paris/à Grenoble et Claix) est introduite par une chronologie précise. À la fin du volume sont retranscrites – document d'un grand intérêt pour une histoire

de la formation des écrivains au XIX^e siècle – les notes prises par Henri Beyle à l'École centrale de Grenoble en 1798, au cours de littérature de Dubois-Fontanelle, modèle de pédagogie post-classique. L'introduction générale, corédigée par les trois éditrices, est riche de renseignements sur le fonds lui-même et sur le travail qui, réalisé en collaboration avec l'informaticien Thomas Lebarbé, a donné lieu conjointement à cette édition papier et au site internet. En revanche, elle ne rend pas assez justice au résultat : quand on accomplit un geste de cette envergure, qui modifie la tradition sans la rompre, qui clarifie ce qui n'était pas clair, qui donne à voir ce qui était demeuré inaperçu, et qui met du mouvement et de l'intérêt là où on pensait poussière de bibliothèque, théâtre raté, immaturité, anecdotes (*de minimis non curat praetor* !), on est en droit il me semble de le faire savoir et d'en tirer toutes les conséquences. Stendhal se transforme sous l'effet de ce type de recherches et de mises au point. Il se démultiplie et prend chair. Le scénario héroïsant du beylisme peut s'en voir substituer d'autres, plus précis, plus réels. Et par extension, voici que les études stendhaliennes contribuent à autre chose qu'à la culture de leur propre jardin, en constituant une remarquable base de données pour l'histoire culturelle des années 1797-1814, pour l'histoire de l'éducation, pour une histoire de la littérature articulée à une poïétique (ou l'inverse), et pour une réflexion génétique et éditoriale. Vivement donc la parution des prochains volumes, qu'on connaisse le nouveau visage de la *Filosofia nova*, du dossier *Letellier* et des premiers récits de voyage.